

Journalistes scientifiques d'Afrique francophone : photographie de début de millénaire

Gervais MBARGA

Professeur
Programme d'information-
communication
Université de Moncton
gervais.mbarga@umoncton.ca

On connaît peu le journaliste scientifique africain. Pas tant comme reporter des questions relatives à la science, mais davantage dans ses ressorts et sa vision du monde. Alors que plusieurs organismes nationaux et internationaux le convient, par nombre de formations, à consolider ses capacités et souhaitent lui transmettre des aptitudes et des compétences pour couvrir la science, il manque toujours ce portrait de base susceptible de mieux le connaître, de montrer sa conception et ses représentations du métier. La présente étude a donc pour objectif de le rencontrer pour, peut-être, mieux le comprendre.

Si, dans les années 1970, l'accent était mis sur sa fonction (Roqueplo, 1974 ; Schiele 1983), allant jusqu'à la suggestion du rôle de « troisième homme » (Moles et Oulif, 1967), les plus récentes études sur le journaliste scientifique entendent évaluer les interactions entre les médias et les scientifiques (Peter Peters & al, 2008). Souvent, elles s'attardent à comprendre les rapports avec les sources de la communauté des scientifiques (Sicard, 1997 ; Charon, 1993 ; Nelkin, 1987). À moins que, par le biais de la sociologie des professions, elles ne s'intéressent à la production journalistique à travers l'analyse des pratiques professionnelles (Deleu, 2006), ou aux nouveaux espaces médiatiques que la culture scientifique suggère (Schiele & Jantzen, 2003).

Peu de place, dans tous les cas, est faite à des contextes africains. La présente

contribution défriche un pan de territoire de ces images. Défricher et introduire tout juste. Car elle n'explore que quelques aspects immédiats du portrait entier, dû au fait d'un échantillon limité à partir duquel il serait imprudent de tirer des conclusions définitives.

Itinéraire d'analyse

Nous inspirant du tracé de Marcotte & Sauvageau (2006), nous ébauchons, en réalité une esquisse qui se pose quelques questions simples : qui est journaliste scientifique en Afrique francophone ? qu'est-ce qui est science pour lui ? comment se situe-t-il sur l'échiquier médiatique ? comment aborde-t-il ses relations avec son entreprise de presse et ses confrères ? avec quels yeux voit-il le scientifique et quel regard jette-t-il sur son métier ? Des questions éparses, on le voit, avec une modeste ambition : tirer une photographie pour éventuellement susciter de meilleures études.

Nous avons contacté par questionnaire un échantillon de 50 journalistes ayant participé à des ateliers de la Fédération Mondiale des Journalistes Scientifiques (WFSJ) et du Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE) au cours des années 2006 à 2010. Le questionnaire a été envoyé par courriel, entre juin et octobre 2010 dans 15 pays d'Afrique ; les réponses, 34 au total, nous ont été retournées de 13 de ces pays¹. Nos observations se basent sur ce qu'elles nous disent. L'envergure de la recherche, disions-nous, invite le chercheur à une extrême prudence. Mais on peut apercevoir quelques aspérités qui méritent attention d'autant qu'en comparant la taille de notre échantillon à celle des recherches dont nous nous inspirons, notamment celle de Marcotte & Sauvageau (2006), on repère quelques similarités.

Mais sans doute est-il bon de brosser d'abord un court tableau du journalisme scientifique et de sa pratique en Afrique.

Partager l'ignorance

Définir le journalisme scientifique ne constitue pas une mince affaire. S'agit-il de vulgarisation à la manière de Fontenelle (1886) ou de médiatisation (Paillart & al, 2005) ? Nous opterons pour la compréhension de Lapointe (2008, p. 97) qui dit du journaliste scientifique qu'il se doit « *d'observer le scientifique avec les yeux et les oreilles du public. De porter à l'attention du public des faits ou des questions, que ce soit ou non des faits ou des questions que le scientifique aurait aimé qu'on lui pose* ». Il le fait dans les médias de masse en appliquant les

règles, les méthodes et l'éthique propre au journalisme. Au fond, si les journalistes scientifiques ne réussissent pas nécessairement à répandre la connaissance scientifique, du moins permettent-ils de « partager l'ignorance » en montrant, non pas ce que la science sait, mais sans doute mieux, ce qu'elle ignore.

Nous leur avons posé la question : « *Quels sont les sujets qui sont considérés comme scientifiques par votre rédaction ?* » Les journalistes scientifiques africains considèrent que les domaines les plus variés font partie de leur champ de compétence : la recherche et la technologie en matière d'agriculture et d'alimentation, d'environnement et d'écologie, d'élevage et des pêcheries, de santé et de médecine, de biotechnologie et des OGM, d'énergie, des TIC (technologies de l'information et de la communication), d'hydraulique, des sols, de forêt, de désertification, des innovations et des « avancées » technologiques récentes (« inventions et activités des inventeurs »), de changements climatiques. Ils mentionnent aussi la météorologie, la pollution et la « gestion des déchets » (notamment biomédicaux), l'exploration de l'espace, l'observation de la nature et des phénomènes naturels, l'exploration minière (et notamment pétrolière), les « découvertes scientifiques », la « science pure », « les évolutions des différentes sciences » (« appliquées et fondamentales »), la cosmétique, les « pratiques africaines », la politique et « les réformes publiques qui touchent les centres de recherche, les universités et le monde de l'enseignement supérieur, le financement de la recherche ».

En présentant cette liste exhaustive (l'est-elle d'ailleurs assez ?) tirée de leurs réponses, il s'agit surtout de montrer la variété des sujets que le journaliste africain entend intégrer dans son champ d'intérêt. On constate la largeur et la profondeur de ce champ. L'on y rencontre des thématiques concrètes de l'existence de tous les jours dans ces régions, mais pourtant aussi un fort accent des projets plus théoriques, sinon abstraits. Le champ de la science ne se réduit donc pas à celui des problématiques des laboratoires sophistiqués. Il tient d'abord à l'univers des préoccupations concrètes. Il déborde sur la vie du jour et de la nuit, ce que signifie bien l'expression bien châtiée de « pratiques africaines », c'est-à-dire, à la fois les connaissances autochtones (des tradi-praticiens et de la pharmacopée) aussi bien que des pratiques plus mystérieuses (de la sorcellerie par exemple).

On aurait affaire à une définition extensive de la science. Au fond, il s'agit bien de toutes les activités sur lesquelles on doit conduire une logique rationnelle explicative qui n'est pas donnée de prime abord.

Du journalisme scientifique en Afrique

La vulgarisation scientifique qui précède et annonce le journalisme scientifique apparaît au 17^e siècle dans les salons européens. Vers la fin du 17^e siècle en effet, à l'époque où la science moderne se détache de la science classique et de la métaphysique, de libres penseurs proposaient aux publics des notions scientifiques (Fontenelle, 1886). Depuis cette époque, on admet que l'œuvre de publicisation de la science et la pensée scientifique cheminent de concert (Champagne, 1984).

L'histoire du journalisme scientifique en Afrique pourrait donc, dans ces conditions, suivre celle de l'implantation de la science occidentale en Afrique. George Basalla (1967) a en montré les phases. Mais l'on doit aussi réhabiliter la science africaine précoloniale que l'Occident, et tout particulièrement la France avec sa « mission civilisatrice », a voulu gommer (Petijean, 2005). Selon cet auteur, dès le 19^e siècle, les sociétés savantes françaises publient des recommandations et organisent des conférences publiques à l'intention des explorateurs et des voyageurs pour leur montrer l'Afrique aux plans géographique, zoologique, botanique, géologique et anthropologique. Sans doute peut-on y repérer les premières ébauches du journalisme scientifique pour l'Afrique.

La presse naît en Afrique à la fin du 18^e siècle. Tudesq (1999) repère, en 1773 les *Annonces, Affiches et Avis divers* dans l'île de France qui deviendra l'île Maurice. La presse a démarré. Elle a d'ailleurs plus de force en Afrique anglophone. C'est là que vont éclore des journaux en langues africaines, œuvre des missionnaires protestants anglais : au Cap en Afrique du Sud en 1837, à Abéo Kuta au Nigéria en 1859 (avec *Iwe Irohin* en Yoruba). En 1856, Faidherbe lance *Le Moniteur du Sénégal* à Saint-Louis du Sénégal. Mais c'est probablement après la Deuxième Guerre mondiale que la science apparaîtra un peu mieux dans les journaux d'abord coloniaux et ensuite nationaux. Depuis les années 1960, le mouvement est allé en croissant. Même si les journalistes scientifiques ne font véritablement surface qu'après les années 1970, la science est bien présente dans les médias francophones nationaux : il s'agit plus souvent de santé, d'agriculture et de connaissance de la faune et de la flore (Ongba, 1984). La création des écoles de journalisme constituera un premier ferment pour la spécialisation et, dans les années 1980, celle-ci prend définitivement corps.

Certes, il n'existe pas à notre connaissance en 2010 de journal scientifique à grand tirage en Afrique francophone², mais pratiquement tous les quotidiens en circulation publient des informations scientifiques et certains ont réservé des pages, des rubriques ou des cahiers spécialisés.

Il serait intéressant de faire une histoire du journalisme scientifique en Afrique. Mais tel n'est pas l'objectif de cette contribution.

Photo d'identité des journalistes scientifiques en Afrique

Les journalistes scientifiques africains sont majoritairement des hommes à 55,88%. Mais plus de 4 journalistes sur 10 sont des femmes (44,12%). La féminisation remarquable participe sans doute de l'intérêt traditionnel des femmes pour les questions de santé, de nutrition et d'agriculture. Souvent ces questions connaissent en Afrique une grande contribution féminine. Mais cette proportion importante de femmes reflète aussi leur désir de sortir des sentiers battus du journalisme classique (souvent politique) et de s'intéresser aux questions qui procurent et/ou soutiennent la vie humaine.

Tableau 1 : Répartition des journalistes scientifiques par genre et par groupe d'âge

	20 et – %	21-30 %	31-40 %	41-50 %	51 et + %	Total %
Femmes	0	17,65	17,65	5,88	2,94	44,12
Hommes	0	5,88	32,35	17,65	0	55,88
Total	0	23,53	50,00	23,52	2,94	100,00

Mais, pour mieux comprendre la présence féminine, nous avons approfondi l'analyse et comparé les femmes entre elles et les hommes avec les hommes. Ainsi, on découvre que le groupe féminin compte une proportion plus imposante de jeunes : 80% de femmes ont moins de 40 ans, dont 40% à moins de 30 ans (alors qu'elles ne représentent que 17,65% du nombre total dans cette tranche d'âge des moins de 30 ans) contre 68,42% d'hommes avec seulement 10,53% à moins de 30 ans (et 5,88% du nombre total dans cette tranche d'âge des moins de 30 ans). On découvre alors un tableau un peu vieilli au masculin : 31,58% d'hommes ont plus de 40 ans contre 19,99% de femmes dans leur groupe. On découvre aussi une concentration masculine dans la tranche 30-50 ans alors que la pyramide est plus large chez les femmes.

Pareillement, si peu de femmes déclarent poursuivre un doctorat, elles sont tout même plus nombreuses, comparées aux hommes, à avoir atteint le niveau de licence des cycles francophones : 66,66% de femmes dans leur groupe et 63,11% d'hommes dans le leur. Et elles sont, à

26,67%, presque deux fois plus nombreuses à détenir une maîtrise dans leur groupe contre seulement 15,79% d'hommes dans le leur.

Tableau 2 : Pourcentages par genre et par groupe d'âge

	20 et – %	21-30 %	31-40 %	41-50 %	51 et + %	Total %
Femmes	0	40	40	13,33	6,66	99,99
Hommes	0	10,53	57,89	31,58	0	100,00

Mais la comparaison hommes/femmes n'est pas l'objet de notre étude. Tout juste sert-elle ici à écarter les variables inhibitrices qui pourraient amener des conclusions erronées. Aussi devons-nous revenir à la photo d'ensemble. Les journalistes scientifiques interrogés sont au total 85,29% à détenir un diplôme de journalisme ou de communication et 35,29% poursuivent encore des études dans divers domaines. Ils se comparent ainsi avec les journalistes des pays occidentaux dont le niveau de scolarité est, en général, assez élevé. Souvent largement plus que les journalistes des autres champs. Au Canada, « la quasi-totalité des répondants ont un diplôme universitaire, et plusieurs détiennent une maîtrise ou un doctorat » (Marcotte & Sauvageau, 2006). Leur expérience professionnelle de journaliste généraliste est moyenne de 10 ans ou moins pour 64,71% d'entre eux. Cependant que 78,12% ont moins de 10 ans dans le journalisme scientifique. Il s'agit donc bien d'une spécialisation dont le recrutement est à ses débuts. Seulement 1 journaliste sur 4 y compte plus de 10 ans d'ancienneté. Pour la très grande majorité, le métier de journaliste donne satisfaction (79,41%) même si, tout de même, personne n'ose dire qu'il est « très satisfait » (0,00%). Cependant il y a un cinquième d'entre eux à ne pas être satisfaits (20,59%).

Du journalisme tout court au journalisme scientifique, il y a des variantes. La première a trait à la satisfaction. Celle-ci chute lorsqu'on passe du premier au second. Et les journalistes traitant de la science ne sont plus que 6 sur 10 à se dire satisfaits (58,83%) de leur activité ; personne à être « très satisfait » et plus nombreux (38,28%) à n'éprouver aucune satisfaction dans leur pratique. Dans l'étude qui nous inspire, « les membres de l'ACS se disent presque tous heureux de leur sort : 95% d'entre eux déclarent être «très» ou «assez satisfaits» de leur travail ». Dans le cas qui nous intéresse ici, le taux de satisfaction demeure assez élevé, mais on voit bien la différence entre le poste de journaliste à la science,

en proie à quelques questionnements, et les autres positions que l'on peut occuper dans une rédaction.

Quant à leur rendement, il est remarquable : 8 sur 10 (79,41%) affirment produire au moins 2 articles par semaine pour leur organe et 14,71% de 3 à 5 articles. Il y a donc place pour une maturation, le sujet scientifique pouvant encore bénéficier d'un temps d'approfondissement.

Tableau 3 : Pourcentages de satisfaction à l'égard de son métier

	Très satisfait %	Assez satisfait %	Satisfait %	Pas satisfait %	Ne sait pas %
J. généraliste	0	26,47	52,94	20,59	0
J. scientifique	0	14,71	44,12	38,24	2,94

Dans le paysage de l'Afrique francophone, plus de 2 journalistes sur 5 (44,12%) appartiennent à une association de journalistes couvrant la recherche scientifique, ou bien les questions relatives à la santé, l'environnement, l'agriculture ou la technologie. Et il existe un nombre relativement important de ce type d'associations encouragées par les organisations nationales gouvernementales (ministères de la santé, de l'agriculture, des pêcheries, de l'environnement, des forêts, de l'énergie, de l'eau, etc) et multilatérales telles que l'OMS, le PNUE, l'ONUSIDA, etc, ainsi que des organismes bilatéraux et les représentations diplomatiques. Plusieurs associations sont aussi en cours d'établissement et presque également 2 journalistes sur 5 (38,84%) nous le signalent.

Le nombre de journalistes scientifiques africains est appelé à grossir. Plus de 55,88% des sondés nous indiquent que leur entreprise d'attache a besoin, en réalité, de 3 à 5 journalistes spécialisés en science. Un nombre tout aussi significatif (41,18%) estime que 6 journalistes scientifiques ou plus pourraient avoir de la place dans leurs rédactions respectives.

Cette perspective réjouissante du journalisme scientifique provient-elle d'une évaluation idyllique de la profession ou d'une posture plutôt optimiste ? L'une et l'autre. En effet, 97,06% d'interviewés confirment que leur organe de presse aura besoin de journalistes scientifiques dans les 5 prochaines années et confirment à 64,71% que ce sera entre 3 à 5 spécialistes qu'il faudra pour chaque rédaction. Il faut bien entendu prendre ces prédictions avec toutes les réserves qui conviennent compte tenu de la tendance des journalistes à faire la part belle à « *une vision enchantée du journalisme* » (de Virieux, 1990). De plus, la conjoncture économique relative aux médias n'incite pas, ces dernières années, à un optimisme aussi débordant.

Des relations avec les scientifiques

Les rapports entre les journalistes et les scientifiques constituent un sujet de multiples débats. Ces relations sont depuis longtemps considérées comme tendues et teintées de complexes. Ouellet (2009) évoque par exemple la méfiance des chercheurs canadiens face aux journalistes. Les premiers exprimaient une réticence déclarée, allant jusqu'au refus, à la participation des seconds aux congrès de l'Association canadienne française pour l'avancement de la science. Pareillement, Raichvarg & Jacques (1991) rappellent quelques exemples célèbres : Tissandier, scientifique, se faisant réprimander par ses collègues pour ses œuvres de vulgarisation et Pasteur manifestant du mépris pour les vulgarisateurs scientifiques.

Pourtant, sous le ciel d'Afrique, les choses semblent aller autrement en ce début de millénaire. Au total, pour 73,53% des journalistes scientifiques, les contacts avec les scientifiques peuvent être qualifiés de « bons » ou « très bons », voire même « d'excellents ». Seulement 1 sur 5 (23,53%) les trouve passables et moins encore, 1 sur 34 (2,94%), les qualifie de « médiocres ». Mieux, près de 3 journalistes scientifiques sur 4 (73,53%) pensent que les scientifiques les respectent ou même les admirent (8,82%). Cependant, un peu plus de 1 sur 10 (11,76%) voit du mépris dans le regard des scientifiques à son endroit, alors que 8,82% les trouvent indifférents.

Les journalistes rendent bien la politesse aux scientifiques : ils les abordent avec admiration (4 journalistes sur 10) ou avec respect (6 sur 10). Aucun journaliste n'a de mépris ou de l'indifférence vis-à-vis des scientifiques.

Tableau 4 : Perception des journalistes sur leurs rapports avec les scientifiques

Perception	Scientifiques pour journalistes		Journalistes pour scientifiques	
Admiration	8,82	(n=3)	41,18	(n=14)
Respect	64,71	(n=22)	52,82	(n=20)
Mépris	11,76	(n=4)	0,00	(n=0)
Indifférence	8,82	(n=3)	0,00	(n=0)
Ne sait pas	5,88	(n=2)	0,00	(n=0)
Total	99,99	(n=34)	100,00	(n=34)

Si l'on affine un peu plus l'analyse, on identifiera 67,65% des répondants pour qui, en fait, les relations entre journalistes scientifiques et scientifiques apparaissent plus souvent « d'égal à égal » et 23,53% qui considèrent le journaliste comme « inférieur au scientifique » alors que seulement 8,82% de répondants déclarent que le journaliste est « supérieur ». L'on peut penser, à bien y regarder, que même si le journaliste éprouve quelques difficultés, il a tout de même assez d'aplomb devant ses interlocuteurs de la société scientifique. Puisque seulement un peu plus de 1 sur 4 se dit « inférieur » au scientifique, on peut estimer que le ratio d'assertivité est bon. Mais avoir de l'aplomb ne signifie pas obtenir nécessairement l'information, ni l'attention, ni l'accessibilité au bon moment, ainsi que nous le verrons plus loin.

La mission d'information du public

Sur une échelle de 1 à 5 points, les journalistes scientifiques se prononcent par un score acceptable (3,68 points sur 5) pour dire que l'organe dans lequel ils travaillent réussit dans sa mission à informer le public. Ils situent ainsi leur propre média généralement au-dessus des autres médias de leurs pays qui n'atteignent qu'un score de 3,58 points sur 5. Mais de manière générale, ces estimations montrent bien, par leur relative modestie, qu'ils ne se font pas d'illusion sur le travail qu'il y a encore à faire pour atteindre la perfection. Là-dessus en Afrique, un consensus existe sur les besoins d'amélioration de la presse : la qualité du contenu encore perfectible par la formation, un plus grand professionnalisme et une plus grande attention éthique, la gouvernance

managériale et le financement des entreprises de presse, les relations avec les sources teintées d'incertitudes ou de complicités, les proximités avec les pouvoirs de toutes sortes (politiques, économiques, mais aussi ethniques et religieux).

Nous avons soumis aux journalistes scientifiques une série de 15 affirmations descriptives des activités des journalistes en adaptant la liste de Marcotte & Sauvageau (2006). Comme ces auteurs, nous cherchions à décrypter l'idée que les journalistes scientifiques d'Afrique francophone ont de leur métier. Une mesure de notation de 1 à 5 points a été conçue pour saisir cette conception de la profession. C'est le besoin d'« *augmenter les connaissances du public* » qui est la fonction qui vient en tête des préoccupations des journalistes scientifiques de notre échantillon. Quant à « *influencer l'opinion* » ou « *divertir le public* », elles sont les préoccupations les moins favorisées (les dernières dans le classement des notes) par les Africains, derrière « *faire les cotes d'écoute ou augmenter les tirages* » des journaux. Cette position se rapproche de celle des journalistes scientifiques québécois qui ne la considèrent pas, aux dires des Marcotte & Sauvageau (2006), vraiment prioritaire, tout comme les journalistes généralistes francophones canadiens dans leurs travaux antérieurs (Pritchard, Brewer & Sauvageau, 2005).

C'est la fonction d'« *expression des populations* » qui vient en deuxième position des choix des répondants. Là-dessus, il est généralement admis, qu'après la période des pouvoirs restreignant les libertés en Afrique qui a suivi les dernières 50 années, le retour des processus démocratiques dans les années 1990 a eu pour premier effet de libérer la parole des Africains. La liberté d'expression a été l'une des premières à être reconquises et à être utilisées parfois jusqu'aux limites de l'abus.

On constate d'ailleurs dans les 8 premières propositions qu'il s'agit d'une bipolarisation entre les fonctions qui relèvent plus de la transmission des connaissances et celles qui participent de la liberté d'expression que de celles relatives à la surveillance des hommes et des contextes purement politiques.

Le poids accordé par les journalistes à la fonction d'expression des populations n'est pas sans justification. L'émergence d'une presse libre, dit Neveu (1999), est en effet « *historiquement liée à la construction des régimes démocratiques, le journalisme n'est pas qu'un métier. Il apparaît aussi comme un rouage de la démocratie, ce dont témoigne la place donnée à liberté de la presse dans de nombreuses constitutions* ».

Tableau 5 : Classement par ordre d'importance des fonctions selon leur intensité auprès des journalistes scientifiques d'Afrique francophone

Ordre	Fonctions	Note sur 5
1	Augmenter les connaissances du public	4,56
2	Permettre aux populations ordinaires de s'exprimer	4,41
3	Fournir des connaissances qui permettent aux populations de participer au débat public	4,29
4	Transmettre rapidement l'information au public	4,18
5	Cultiver la liberté d'expression du public	4,15
6	Combattre la pauvreté	3,94
7	Rapporter fidèlement les propos des personnalités interviewées	3,91
8	Analyser et expliquer les enjeux complexes	3,88
9	Enquêter sur les organisations publiques	3,71
10	Étendre le champ des préoccupations culturelles du public	3,65
11	Enquêter sur les activités des gouvernements	3,44
12	Discuter des politiques publiques lorsqu'elles sont en élaboration	3,35
13	Faire des côtes d'écouter ou augmenter les tirages	3,26
14	Divertir le public	3,15
15	Influencer l'opinion publique	3,15

On peut déduire du tableau 5 que les journalistes rencontrés n'envisagent pas la presse comme devant servir au divertissement ou à l'influence politique de leurs cibles. Cette dernière constatation semble paradoxale et même contradictoire par rapport à la perception de la réalité lorsqu'on constate que le journalisme dit « politique » est le plus en vogue dans les journaux africains. Régnant pratiquement sur tout, il prend plus d'espace, semble plus intéresser les rédactions et, nombre d'éditeurs affirment que c'est la politique qui fait vendre leur journal et captive les auditoires de leurs radios ou télévisions. Face à ce monopole, les nouvelles scientifiques, plus portées vers l'éducation et le partage des connaissances, font figure de secondaires.

Par contre, puisque ce sont les rôles les moins envisagés, on peut

logiquement penser qu'il pourrait s'agir là de lieux stratégiques sur lesquels devraient se fonder des actions visant à promouvoir la presse en Afrique.

Des rapports avec les sources et le public

Pour connaître la capacité des journalistes scientifiques interrogés à garder une distance critique vis-à-vis des événements et des acteurs de l'information, nous avons testé leur intensité de scepticisme sur une échelle de 1 (sans importance) à 5 (très important), par rapport aux acteurs politiques, aux opérateurs économiques, aux leaders religieux ou aux scientifiques.

À la question suivante : « *Croyez-vous qu'il est important pour un journaliste de rester sceptique ?* », les interviewés ont montré plus de méfiance vis-à-vis des hommes politiques (3,88 points sur 5) que par rapport aux 3 autres acteurs sociaux. Les hommes d'affaires et les scientifiques sont ainsi à égalité (3,47 points sur 5) dans l'incrédulité qu'ils inspirent. Par contre, de manière assez surprenante, les leaders religieux sont ceux devant qui le journaliste scientifique se montre le moins critique et le moins sceptique. Dans le classement de Marcotte & Sauvageau (2006), les hommes d'affaires provoquent plus de scepticisme que tout autre, y compris les hommes politiques. En revanche, dans cette recherche-là comme dans la nôtre, les scientifiques incitent à moins de défiance.

En d'autres termes, les scientifiques en Afrique francophone sont dignes de confiance aux yeux des journalistes qui couvrent la science. Et on aura tendance à croire à eux plus aisément qu'aux hommes politiques. C'est toute la question du rapport avec les sources d'information qui émerge avec cette attitude. On se rappelle que Nelkin (1987), Sicard (1997) et Charron (1993) avaient, en leur temps, subodoré la connivence entre les journalistes scientifique et le milieu scientifique dans leurs contextes. Si la question persiste ici, la distance critique avec l'expertise scientifique ne semble pas, de prime abord, préoccuper outre mesure nos répondants.

Pourtant, si l'on pose directement la question aux journalistes scientifiques, on obtient un son de cloche différent. Nous avons demandé à notre échantillon si « *un journaliste scientifique doit être de connivence avec les scientifiques, être critique ou s'opposer* » à eux. Pratiquement 8 répondants sur 10 (soit 79,41%) tranchent : il doit être critique. Largement moins de 2 sur 10 (14,71%) parlent de connivence alors que 5,88% ne se prononcent pas.

La perception du public, quant à elle, rencontre d'une certaine

manière les fonctions sociales de la presse, dont le premier rôle, selon nos interviewés consiste à « *augmenter les connaissances du public* ». En effet, sur une échelle d'intensité de 1 (en désaccord) à 5 (en accord parfait), les répondants, sollicités sur ce qui, selon eux, intéresse le public, pensent que celui-ci recherche en premier lieu « *une information qui éduque* » et attribue la première note (3,82 points sur 5) à cette exigence. Ils restent dans la moyenne, sans affirmer clairement leurs points de vue, quant à dire si le public « *peut être facilement dupé* » (3,09 points sur 5). Encore que ce score nous incite à penser qu'ils seraient plutôt d'accord avec cette assertion.

Tableau 6 : Perception du public

Ordre	Direz-vous que votre public :	Note sur 5
1	Souhaite une information qui éduque	3,82
2	S'intéresse plus aux faits qu'aux commentaires	3,74
3	Préfère les divertissements à l'actualité	3,12
4	Peut être facilement dupé	3,09

Reporter, enquêteur, éducateur, séducteur ?

Selon une typologie intéressante (Langlois & Sauvageau, 1982), on peut classer les journalistes en quatre catégories : reporter, enquêteur, éducateurs, séducteur. Pour le type « reporter », les faits parlent d'eux-mêmes, aussi met-il l'accent sur leur récit. Il évite les commentaires et les points de vue. Le type « enquêteur-analyste » allonge les faits par une perspective qui explique les contextes. La relation des faits comporte une seconde dimension plus active. Il fouille plus dans les dossiers et veut aller au fond des choses. Le type « éducateur » cherche à convaincre et vise le changement en exerçant, si nécessaire, une influence sur le cours des événements. Enfin, le « séducteur » privilégie la beauté du style d'écriture.

La technique journalistique la plus prisée dans notre échantillon serait celle de l'enquête. À la question de savoir si « *le journaliste scientifique doit être plus : un reporter qui relate tout juste les faits ; un enquêteur qui fouille le fonds des choses ; un séducteur qui se borne à user de son talent d'écriture ou un éducateur qui cherche un changement du public* », la réponse est massivement favorable à la deuxième proposition.

En effet, 73,53% des répondants affirment que le journaliste scientifique est avant tout « *un enquêteur qui fouille le fond des choses* ».

Ce score correspond à plus de 3 fois celui des interviewés qui le considèrent comme « un éducateur qui cherche un changement du public » (23,53%). Personne n'insiste sur son rôle de simple reporter (0%) ni sur celui de rédacteur séducteur et talentueux (0%). À noter que 2,94% des répondants ne se situent pas. Mais peut-on vraiment dire ici que l'un exclut totalement l'autre ? Fouiller signifie aussi bien présenter, c'est-à-dire, éduquer. Et bien entendu, si l'on va au fond des dossiers complexes, c'est bien dans l'intention d'en tirer des informations susceptibles de nourrir la connaissance du public et de susciter le débat en toute compréhension. En clair, on penserait bien que toute la saveur du journalisme se résume dans l'intention d'enquêter qui suppose aussi un travail de reporter en amont, et celui d'éducateur en aval dont un des attributs est la bonne communication, c'est-à-dire aussi, la séduction.

De la vision enchantée du journalisme scientifique

Tout au long du questionnaire, nous avons introduit des questions relatives au journalisme scientifique, son présent et son avenir. En arrière plan, il faut se souvenir de la crise des médias, du journalisme et du journalisme scientifique ambiants. Sur ce dernier point, les travaux de la conférence mondiale des journalistes scientifique à Londres en 2008 a établi la morosité et fait le point sur les coupures de postes qui menaçaient les journalistes scientifiques.

Sur son utilité d'abord. C'est sans équivoque que 8 intervenants sur 10 (79,41%) le déclarent « très utile » dans leur contexte alors que 1 sur 10 (11,76%) le dit « utile ». Bref, une proportion totale de près de 97% accrochent sur sa nécessité et seulement 3 sur 100 (2,94%) l'ont cru « peu utile ». Sur son avenir ensuite. Pratiquement 9 personnes sur 10 (88,24%) indiquent qu'il a « un assez grand » ou « un très grand avenir ». Il reste tout de même presque 9 sur 100 (8,82%) pour lui prédire un avenir quelconque ou pour ne rien deviner à son sujet.

De même, si l'on s'en tient à l'évaluation des participants à notre échantillon, 55,88% pensent que leur entreprise de presse a besoin aujourd'hui de 3 à 5 journalistes couvrant la science, la santé, la technologie etc. Soit, pour les 13 pays africains intéressés et les 34 organismes impliqués, une hypothèse basse de 102 personnes ou haute de 170 journalistes de déficit qu'il faudrait trouver aujourd'hui même. Dans la même foulée, pratiquement tous les intervenants (97%) estiment que, dans les 5 prochaines années, leur média devra recruter des journalistes scientifiques. Ce nombre est évalué de 3 à 6 ou plus, pour près de 9 organes sur 10 (88,24% des sondés) soit plus de (200) journalistes

scientifiques dans les 5 prochaines années. Nous avons déjà entrevu la conjoncture économique nous obligeant à nuancer cet optimisme.

Les journalistes scientifiques voient beaucoup d'avantages dans leur métier. Le premier est sans doute une satisfaction pour un accomplissement professionnel parce qu'ils sont « *devenus incontournables* ». Ils ont une certaine « *visibilité* » puisqu'ils sont souvent les seuls dans le domaine au sein de leurs rédactions. Cela ouvre le champ à nombre d'exclusivités et à nombre de petits accommodements qui rendent la vie intéressante : voyages à l'intérieur et à l'extérieur de son pays, considération dans des cercles de prestige, facilités de toutes sortes, différence et originalité dans son domaine où il passe parfois pour « *un super journaliste* ». Un répondant nous rétorque carrément que « *le monde n'a plus besoin de journalistes généralistes* ». Le journaliste scientifique qui « *maîtrise son sujet apporte une réponse claire qui apaise* »...

Sortant « *des sentiers battus* », le journaliste couvrant la science œuvre sur un territoire en friche. Il s'ouvre « *un vaste champ d'expression* » où il peut « *toucher aux problèmes essentiels* » et permettre aux populations de comprendre et de connaître. Il ne « *voit plus les choses de la même manière qu'un autre journaliste* ». Il peut même devenir « *spécialiste* », aborder des sujets complexes. Il permet à son entreprise un meilleur traitement des questions majeures et développe une influence sur les scientifiques. Certains voient d'un œil intéressant le fait qu'il « *interpelle les pouvoirs publics* » et qu'il « *parvient parfois à faire bouger les choses* ». Aussi vise-t-il « *un impact plus grand sur le changement* » par un « *rôle de premier plan* » et de relais. Il y a aussi tout une jubilation à « *être informé sur les innovations, les découvertes* », à « *être considéré comme personne ressource* » à vivre « *la passion* » de la science.

Du degré zéro du journalisme scientifique

Mais il ne faut pas croire que nos répondants ne voient qu'un côté des choses. Ils ont également une longue liste de réserves et de limites. L'un d'entre eux, par exemple, ne voit aucun avantage spécial à pratiquer ce métier, autre que celui de gagner honnêtement sa vie. On pourrait alors parler du degré zéro du journalisme scientifique.

Dans sa pratique quotidienne, le journaliste scientifique africain subit la marginalisation, sinon le mépris de ses collègues et de certains éditeurs qui le qualifient parfois de « *savant* », c'est-à-dire de pédant et le « *regarde comme un extra-terrestre ou une bête curieuse* ». Puisqu'il traite rarement d'informations sensationnelles, les rédactions lui confient peu de rôles majeurs. Isolé dans sa tour d'ivoire, on le sort pour lui demander de jouer les « *bouche-trous* ». Il passe en dernier et voit ses

articles les premiers à « être sucrés » au profit de l'actualité politique ou sportive. Il ne fait presque jamais les manchettes. Il est fréquemment débauché et orienté vers d'autres sujets dits plus intéressants, plus « vendables », mais portant souvent des faits divers.

Les sujets scientifiques nécessitent une attention particulière du journaliste pour être compris. Ils exigent plus de vérifications et d'approfondissements donc « plus de moyens » notamment financiers et logistiques, plus de temps et plus de précision que ne peuvent s'octroyer les rédactions africaines. S'ils ne sont pas retravaillés, ces sujets deviennent obscurs, « rébarbatifs », courent le risque de « ne pas être compris, et donc d'être isolés et négligés ».

Ils comportent des dangers si les journalistes ne sont pas solidement formés, ne rencontrent pas de sources « fiables », ne discutent pas avec les confrères pour enrichir leurs textes : ils diffusent alors des « inexactitudes ». De même, l'accès aux chercheurs n'est jamais acquis. Ces derniers « manquent de temps » à moins que leur laboratoire ne soit pas accessible. La question des sources d'informations scientifiques demeure une barrière difficile à franchir. Les scientifiques ne le tiennent pas souvent en haute estime considérant qu'il « n'est pas à la hauteur » et entendent le soumettre à leur magistrature par des « pressions » indues. Certains scientifiques demandent à relire les articles des journalistes pour s'assurer de leur exactitude. Ils sont avares d'informations et ne communiquent qu'avec une extrême prudence bien plus proche de la méfiance, voire de la confiscation de l'information.

Bref, le journaliste scientifique fait face éternellement à sa survie : face aux rédactions, face aux scientifiques, face au public, face à ses propres compétences. Il vit une sorte de « stigmatisation », dit un répondant. On le confine aux « sujets complexes ». Il nage dans une sorte de précarité qui dure d'autant que plusieurs éditeurs pensent que « la science n'intéresse pas le public ».

Conclusion

Le journalisme scientifique en Afrique francophone présente, en fin de compte, le visage d'un métier en construction, un visage de Janus, le dieu à deux faces opposées. Cette divinité maîtresse du changement symbolise aussi les passages et la transition. Une de ses faces regarde les exceptionnels produits de la science dont on peut tirer le plus grand bien pour les populations. La seconde regarde les limites, les obstacles, les habitudes et les modes solidement établis. Bien que nourries d'optimisme, les ressources humaines qui s'y consacrent

restent traversées par des incertitudes, voire des doutes, tant quant à leurs propres capacités qu'à la saine collaboration de la communauté scientifique ou encore à la soif du public. Elles aperçoivent des résistances dans leurs organisations médiatiques, voient des moyens alloués de façon asymétrique, vivent isolées voire exclues, sans véritable soutien. Pourtant, elles survivent d'espoirs d'un avenir plus clair. Un répondant traduit cela. Pour lui, c'est ce journalisme « *qui a toutes les chances de participer activement au développement d'un pays, à l'éducation de tout un peuple [...] Il a besoin d'une popularisation auprès de jeunes journalistes, il est aussi temps de le démystifier* ». Comme cet autre pour qui il « *informe, éduque, prévient et sensibilise. Il contribue à sortir les populations de l'obscurantisme et de l'ignorance* ».

Avant que de provoquer une influence sur l'opinion, il entend d'abord combler le déficit de connaissances et étancher la soif de libre expression. C'est pour cela qu'il se conçoit avant tout comme un enquêteur qui fouille, qui révèle et qui explique. S'il ne dit pas de prime abord qu'il est éducateur, il ne le pense pas moins car partager la connaissance c'est, bien sûr, faire œuvre d'éducation qu'il détecte comme la demande la plus importante de son public.

Au total, cette sociographie d'un métier en déploiement montre un journaliste scientifique prudent et conscient de l'effort nécessaire à fournir en matière de qualité et de professionnalisme. On peut parier qu'il ne manquera pas de découvrir ses incontestables et authentiques atouts qui en feront peut-être un levier décisif des médias africains du prochain millénaire ■

Notes

1. Il s'agit des pays suivants : Bénin, Burkina Faso, Burundi, Cameroun, Côte d'Ivoire, Gabon, Madagascar, Mali, Niger, RDC, Rwanda, Sénégal et Togo.
2. On peut néanmoins faire référence au site *www.isantenews.info* à Abidjan, *Info-Environnement* à Kinshasa, *Agric-Info* à Douala, *Le Scientifique* à Niamey qui, en dehors des magazines des institutions, diffusent régulièrement des informations sur la santé pour le grand public. Mais leur régularité reste à parfaire.

Références bibliographiques

- CHAMPAGNE Suzanne (1984), *La vulgarisation scientifique, ses agents, ses adeptes, le cas de Québec Science*, Thèse de Maîtrise, Québec, Université Laval.
- CHARON Jean-Marie (1993), *Cartes de presse : enquête sur les journalistes*, Paris, Stock.
- DELEU Christophe (2006), « Les journalistes et la science : représentations des pratiques professionnelles dans les journaux d'information des médias télévisuels générali-

- stes », *Les Cahiers du journalisme*, n°15, p. 66-85.
- FONTENELLE Bernard Le Bovier (1886), *Entretiens sur la pluralité des mondes*, réédités par Robert Shackleton, Oxford, The Clarendon Press.
- LAPOINTE Pascal (2008), *Guide de vulgarisation, au-delà de la découverte scientifique*, Québec, Multimondes.
- MARCOTTE Philippe & Florian SAUVAGEAU (2006), « Les journalistes scientifiques : des éducateurs ? Enquête auprès des membres de l'Association des communicateurs scientifique du Québec », *Les Cahiers du journalisme*, n°15, p. 174-195.
- MOLES Abraham & Jean OULIF (1967), « Le troisième homme, vulgarisation scientifique et radio », *Diogenès*, n°58, p. 29-40.
- NELKIN Dorothy (1987), « The culture of science journalism », *Society*, vol. 24, n°6, p. 24-32.
- NEVEU Erik. (2004), *Sociologie du journalisme*, Paris, La Découverte.
- OMGBA M.-J. (1984), *Le quotidien d'un pays en voie de développement : analyse des structures, du fonctionnement et du contenu de Cameroon-Tribune*, Thèse, Paris, Université de Paris II.
- OUELLET Danielle (2009), « Le défis des relations avec les médias, questions et perspectives », in Thoir C., Lebouché B., Lévy J.-J. & Sironi V.A. *Médias, médicaments et espace public*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 53-72.
- PAILLART Isabelle (2005), *La publicisation de la science*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble.
- PETERS PETERS Hans, BROSSARD D., DE CHEVEIGNÉ S., DUNWOODY S., KALLFASS M., MILLER S., TSUCHIDA S. (2008), « Science communication : interactions with mass media », *Science*, n°321, p. 204-206.
- PETITJEAN Patrick (2005), « Science and the «Civilization Mission», France and the Colonial Enterprise », in Stucthey B. (ed.), *Science Across the European Empire 1800-1950*, p. 107-128.
- PRITCHARD David, BREWER Paul R. & Florian SAUVAGEAU (2005), « Changes in Canadian Journalists' Views about the Social and Political Roles of the News Media : a Panel Study », 1996-2003, *Revue canadienne de science politique (Canadian Journal of Political Science)*, vol. 38, n°2, p. 287-306.
- RAICHVARG Daniel & Jean JACQUES (1991), *Savants et ignorants, une histoire de la vulgarisation scientifique*, Paris, Seuil.
- ROQUEPLO Philippe (1974), *Le partage du savoir*, Seuil, Paris.
- SCHIELE Bernard & Real JANTZEN (2003), *Les territoires de la culture scientifique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal.
- SCHIELE Bernard (1983), « Les enjeux cachés de la vulgarisation scientifique », *Communication et Information*, vol. 5, n°2/3, p. 157-185.
- SICARD M.-N. (1997), « Pratiques journalistiques et enjeux de la communication scientifique et technique », *Hermès*, n°21, p. 152-164.
- TUDESQ André-Jean (1999), *Les médias en Afrique*, Paris, Ellipses.
- VIRIEUX François de (1990), *La médiocratie*, Paris, Flammarion.